

M. G. ... - Les trois mages

modestes terrasses et de petits jardins limités par des murs de pierres sèches. Comment trouver la résidence d'un roi parmi ces banales maisons ? Heureusement, la comète est là, fidèle au rendez-vous, enfin immobile, comme une veilleuse au-dessus d'un sanctuaire, et, lorsque le cortège des rois est parvenu au centre du village, une coulée de lumière en descend et tombe sur une misérable bergerie.

Les compagnons de Balhazar s'arrêtent stupéfaits. Non seulement il n'y a ni palais ni demeure royale à Bethléem, mais voici que la comète désigne de son doigt de feu la plus misérable mesure. Il y a malentendu... ou dérision. Seul Balhazar commence à comprendre. Quant à Assour, son sourire veut dire sans doute qu'il a, lui, tout à fait compris.

Ils mettent pied à terre et poussent la porte de planches vermoulues de ce qui doit être une bergerie, une étable ou une écurie. Ce qu'ils voient en premier dans la chaude pénombre intérieure, c'est un rayon de lumière qui traverse la toiture de chaume et tombe sur un petit enfant niché dans la paille. Ce rayon de lumière vient sans doute de la comète, mais il a aussi vaguement forme humaine. On dirait un géant lumineux debout et qui accomplirait des gestes lents et majestueux. Un géant ou un ange peut-être... Mais il y a aussi des silhouettes, tout humaines, une femme très jeune, presque une adolescente, un homme plus âgé, aux allures d'artisan, des villageois, des servantes, des bergers aussi, tout un menu peuple mystérieusement attiré par cette naissance d'une pauvreté presque sau-

vage. Et il ne manque même pas, dans ce réduit sentant le foin et le cuir des harnais, la haute et rassurante silhouette d'un boeuf et d'un âne qui abaissent leur lourde tête vers le berceau de paille.

Balhazar s'agenouille le premier à la fois par dévotion et pour voir de plus près le bébé qui tend ses petits bras vers lui. Il dépose en offrande le bloc de myrthe, cette résine odorante qui confère l'immortalité au corps des papillons et à celui des Égyptiens. Mais voici qu'à côté de lui s'agenouille à son tour Gaspard, le roi noir, qui porte une cassolette remplie de charbons ardents. Avec une cuiller d'or, il verse sur les braises un peu de poudre d'encens, et des volutes de fumée bleue montent et se tordent dans la colonne de lumière toujours debout et mouvante au centre de l'étable.

Puis les rois reculent dans l'ombre pour laisser place à tous ceux qui veulent approcher également et adorer l'Enfant-Dieu. C'est ainsi que Balhazar retrouve Assour, resté volontairement en retrait, et qui adore lui aussi, mais à sa manière, c'est-à-dire une feuille de parchemin et un fusain à la main. Ils échangent quelques mots - le roi de Nypour et le petit dessinateur babylonien - mais il est bien difficile de savoir auquel revient telle ou telle phrase dont l'écho est arrivé jusqu'à nous.

- Ce n'est qu'un petit enfant né dans la paille entre un boeuf et un âne, dit l'un, pourtant une colonne de lumière veille sur lui et atteste sa majesté.

- Oui, dit l'autre, car cette étable est un temple, et si

Le père a l'air d'un artisan charpentier et la mère toutes les apparences d'une petite servante, cet homme est un patriarche et cette femme une vierge immaculée.

— Nous assistons à cette heure à la naissance d'un art nouveau qu'on appelle l'art chrétien. Cette maman clocharde penchée sur son petit clochardot manifeste à nos yeux la descente de Dièr au plus épais de notre misérable humanité.

— Nous allons retourner à Nipour afin d'y porter la bonne nouvelle. Nous convaincrions les peuples, mais aussi les prêtres, et même ce vieux Cheddâd tout racorni dans son fanatisme : l'image est sauvée, l'art n'est plus maudit. Le visage et le corps de l'homme peuvent être célébrés sans idolâtrie, puisque Dieu a pris ce visage et ce corps.

— Je vais reconstruire le Balthazareum, mais non plus pour y collectionner des statues grecques et égyptiennes. Je vais y faire travailler des artistes d'aujourd'hui qui créeront les premiers chefs-d'œuvre de l'art chrétien.

C'est alors que Balthazar se penche sur le dessin qu'Assour est en train d'achever à traits rapides. N'est-ce pas justement le tout premier de ces chefs-d'œuvre, et comme leur matrice ? Tournant le parchemin vers la colonne de lumière pour voir ce qui s'y trouve figuré, Balthazar voit des personnages chargés d'or et de pourpre, venus d'un Orient fabuleux, qui se prosternent dans une étable misérable devant un petit enfant. Or ce simple dessin ne ressemble à rien de ce que Balthazar — pourtant grand connaisseur d'art — a pu

voir dans les nombreux pays où il a voyagé. Il y a là des ombres, des parties, au contraire, vivement éclairées, un jeu subtil d'oppositions entre le clair et l'obscur qui donnent une profondeur et un mystère admirables à toute la scène.

— Forcément, dit Assour, comme pour excuser l'audace de son œuvre, cette étable ténébreuse, avec ces éclairs de lumière, ces silhouettes noires, ces visages blancs...

— Forcément, dit Balthazar émerveillé par la prodigieuse nouveauté de ce dessin, tant de pauvreté mêlée à tant de splendeur, la grandeur divine incarnée dans la misère humaine... C'est la première image sacrée, celle qui va féconder des siècles et des siècles de peinture.

Et Assour, éperdu de joie, regarde devant lui, droit dans la colonne de lumière, et il y voit l'avenir comme une immense galerie de miroirs où se reflète, chaque fois selon l'esprit d'une époque différente, la même scène reconnaissable : l'Adoration des Mages.